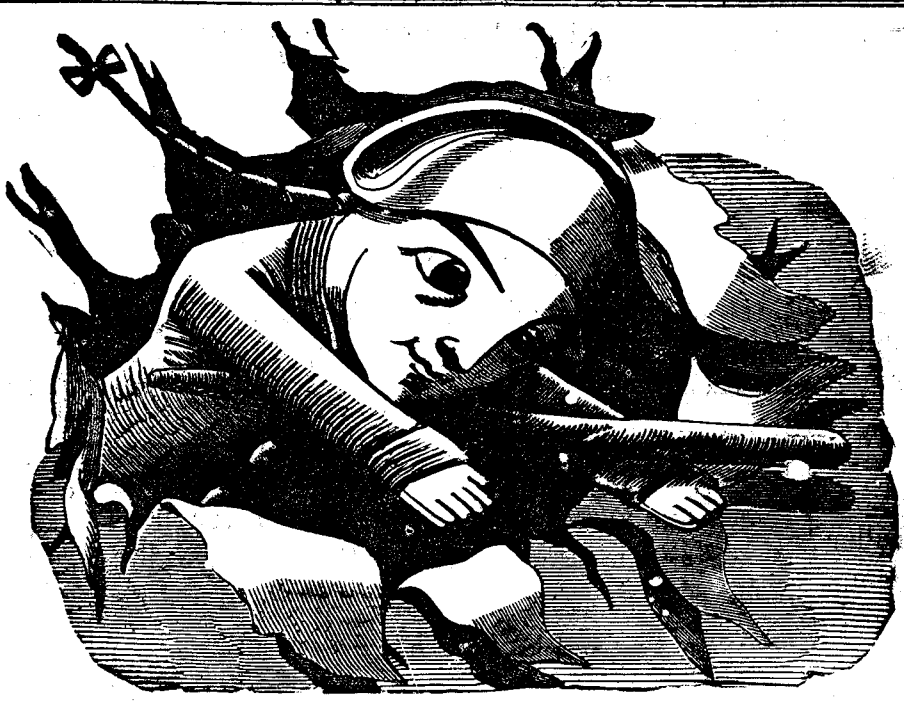


L'ANCIEN GUIGNOL

JOURNAL POLITIQUE, SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE ET ILLUSTRÉ

Rédaction et Administration :
GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28

Rédaction et Administration :
GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28



VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements.....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus		

Les ANNONCES sont reçues

à l'Agence de Publicité V. FOURNIER
14, rue Confort

Les manuscrits non insérés seront voués
à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

LE PAVÉ DE L'OURS



GUIGNOL

Au Concours Hippique



Le Concours y pique ! le concours y pique ! Eh ! mille nom d'un rat, quoi donc y veulent bajafler avé leur pique ?

Avez-vous vu, les gones, quoi qu'ils ont mis sus la place Perrache. Y faut n'aller voir c'tte arreprésentation. Pour moi, je vas m'y trimballer avé Gnafron, pace que ce vieux-là et moi, nous nous quiltons pas souvent.

Nous vela partis bras dessus, bras dessous, en nous lantibardonnant et nous arrivons au beau devant de la grande porte,

Gn'a d'abord une grande manigance qu'arressemble ou Camp de Sathonay ; c'est déjà pas mal à voir, c'est tout-à-fait canant.

Nous lesons le tour de la carcine en attendant l'arreprésentation. Au bout d'un petit mement nous avons le défilé de ceusses qui n'allaient piquer leur course.

Oh, là là !

Le parmier qui s'amenait tout plan-plan, c'était n'un grand carcan qu'avait de jambes à l'envers ; il n'arressemblait à une squelette que n'a tiré à la circonscription. Quant Gnafron l'a entreperçu, y lui a vite sauté et après l'y a avisé sous la queue pour vitrer le temps juste qu'y portait ; mais tout d'un coup, Gnafron s'a mis à gueuler qu'on ne pouvait pas s'y connaître pace que l'animal n'avait perdu Sedan. — Comment, bugnasse, sa buche n'a pas de dents et y veut courir tout de même. Eh ben en vela z'un qu'a du toupet ; mais qué donc que c'est que ce gros melachon que n'esse à califourchon dessus ?

— Te vois ben que c'est le Jérôme.

— Le Jérôme ! Ce patrouillon-là peut-y bien se mettre sus la ligne ; si c'est qui-là que gagne la mardaille de n'excellence, il est ben sûr de n'en faire sa crevaïson.

Le deuxième que venait après y pouvait pas trop mieux galopper, ses fumerons flageollaient de favette. Le gone qui le conduisait n'avait une bannière blanche qui n'était usée jusqu'à la corde.

Un troisième marchait tout doucement sans faire de potin en se cachant d'arnier les autes, et celui qui n'était dessus arressemblait à ce gognant qui n'est dans le *Barbier de Serville*, le Basile, vous y savez ben, les gones ? celui qu'a un grand chapeau noir et que chante la calormnie.

Et pis, n'en vela un aute qui n'a l'air d'un maquignon normand que serait un particuyer que sait se mettre à l'abri, lui et sa sacoche, car il a un parapluie ; sans compter qu'y doit savoir faire des économies, car son chival n'est pas trop gras. Si y gagne la mardaille, pour sûr qu'il la vendra pour placer l'argent à six pour cent d'z'intérêts.

Vrai de vrai, les t'amis, ça nous a donné tout de suite l'envie d'entrer pour voir comment tous ces cancornes y z'alliont courir, et nous nous rentré avé Gnafron dans l'enclos en toile ousque nous ons vite sarché une bonne place pour bien nous caler.

Mais gn'avait pas moyen d'en trouver une, ça n'était z'impossible. Alors Gnafron m'a dit : Que t'esse bugnasse ! allons au milieu avé les chivaux, et v'lan nous ons passé à flanc de la cavalerie, mais nous nous sommes approchés à la reculvte pour qu'on ne nous écrase pas les agacins, nous nous sons trouvé nez à nez avé le train de d'arnier des chivaux, même que ça nous a fait étarnuer.

Enfin, nous voulions voir la grande course de tous les aspirants, qui se tenaient l'un contre l'autre ; y voulions tous prendre le côté dela corde pour arriver le parmier.

Pendant qu'y s'arregardaient n'en chien de faïence, je reluque une jolie pouliche qu'était toute pimpante et que m'avait l'air tranquille comme Batisse ; elle s'était mis sus les rangs pour courir. Tout à coup elle m'a regardé avé de beaux agnolets en coulisse. Je l'ai ben reconnu tous de suite, les gones c'était la République.

Gnafron qui n'est toujours pressé y n'a chapoté trois coups et toute la cavalerie n'est partie de son mieux.

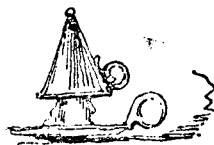
La pouliche était toujours la parmière et quaud elle est arrivée auprès du poteau, tous les autes borniclasses aviont débaroulé et fesions un gros cuchon de monde et de chevaux.

La pouliche avait si bien fait son chemin qu'elle se trouvait avoir tout écrabouillé sur sa route et renversé ce qui lui barrait le passage : les privilèges, les arbus, les chaînes, elle a tout brisé, et elle nous a fait voir que seule elle pouvait arriver au but.

Z'enfant, soyez sûre qu'elle y restera paceque c'est la volonté de tous les bons Français,

JEAN GUIGNOL.

Fermez-la



C'est de la Bourse que je dis : Fermez-la.

Causons peu et le moins mal que nous pourrons ; ça ne vaudra peut-être pas encore le diable ; mais, bast ! allons-y tout de même.

J'ai hâte de vous déclarer que je n'ai jamais mis les pieds dans une bourse quelconque, ni les doigts dans celle d'aucun de mes voisins. Donc, et à première vue, il est permis de supposer, et je vous y autorise, que je n'ai ni gagné ni perdu dans ce temple de la finance. — Oh, là ! là !

Vous pourriez bien m'objecter que M. de Rothschild n'a non plus, de mémoire de boursicotier, mis ses pieds israélites à la Bourse, ce qui ne l'empêche pas d'y avoir pincé quelques petits bénéfices qui l'ont mis à son aise — pour employer une des expressions favorites de son papa.

Mais, entre nous, il faut tenir compte des positions qu'occupent certains individus dans le monde.

Le père Rothschild ne va pas à la Bourse pour prendre l'air du bureau et vendre ou acheter suivant les dépêches ou les circonstances, oh ! ma foi non ! les circonstances, il les fait naître ; les dépêches, il les connaît.

C'est un lascar pour lequel il y a d'autant moins d'inconnu que, presque dans tous les temps, ses amis sont en mesure de le renseigner avant que le public sache rien.

Le père Rothschild fait, à son gré, la pluie ou le beau temps, la baisse ou la hausse à la Bourse.

Et, quand on pense qu'ils sont trois ou quatre farceurs qui jouent à l'escarpolette avec toutes les valeurs sérieuses, et qu'il y a une masse de dindons plus ou moins superbes de crétes qui vont se faire plumer, ainsi qu'un pauvre mouton court à l'abattoir.

Ne croyez pas que la comparaison ne soit d'une parfaite exactitude. Il y a des rabatteurs pour la Bourse, tout autant que des chiens pour mener les troupeaux à la mort.

J'en reviens à un fait indéniable et qui n'est pas de nature à faire sourire les dindons ou les moutons, au choix : Supposez qu'un innocent — la graine là plus fréquente que l'on connaisse — aille à la Bourse et dise à un agent de change :

— Monsieur, je vous prie d'acheter pour moi, à terme, cent actions de ceci ou de cela.

— Très bien, répond l'officier ministériel, mais comme cette valeur que je crois la meilleure du monde peut donner lieu à des fluctuations, je vous serai obligé de me donner une couverture.

— Soit, Monsieur l'agent de change, mais si je gagne, vous me garantissez le paiement de mon bénéfice.

— Assurément, Monsieur, dans la mesure du possible, bien entendu, car s'il arrivait un krack, vous comprenez que je ne pourrais...

— Mais, alors, l'argent que je vous aurais déposé en garantie de mon opération et le bénéfice que j'aurais fait, qu'est-ce que cela deviendrait ?

— Vous seriez mon créancier, et je vous couvrirais avec du papier de la Chambre syndicale que vous pourriez négocier avec 75 pour cent de perte.

— Zut ! il n'en faut pas. Du moment où vous ne me donnez aucune garantie, vous pouvez vous fouiller.

— Que voulez-vous y faire, mon cher monsieur, les affaires sont les affaires. Il est sans exemple que le prix

FEUILLETON

COMÉDIE

DUHAUMAL — CAPÉTIEN

DUHAUMAL. — Voilà qui est convenu, nous recommençons la comédie de la brouille.

CAPÉTIEN. — Ce n'est cependant pas qu'elle nous ait beaucoup réussi jusqu'à présent.

DUHAUMAL. — Que voulez-vous y faire, nous n'avons pas le choix des moyens.

CAPÉTIEN. — Si vous aviez eu un peu plus d'audace, nous n'en serions pas réduits à faire le mort.

DUHAUMAL. — Oh ! vous vivez si peu, que cela ne doit pas vous faire un grand effet.

CAPÉTIEN. — Serez-vous donc toujours railleur ?

DUHAUMAL. — Railleur, non ! Vexé, oui ! Et sacré mille noms d'un diable, il y a bien de quoi.

CAPÉTIEN, se signant. — Sac à papier béni ! je vous en prie, cousin, ne jurez pas comme ça, je vous assure que j'en éprouve un chagrin mortel.

DUHAUMAL. — C'était pour rire. Mais ce qui est sérieux et bigrement sérieux, c'est une question que je suis obligé de vous adresser.

CAPÉTIEN. — Si c'est grave, je vous prie de voir mon premier intendant ; vous n'ignorez pas que j'aime peu à m'occuper d'affaires.

DUHAUMAL. — Il s'agit d'argent.

CAPÉTIEN. — Eh ! bien, oui — voyez mon intendant.

DUHAUMAL. — Pardon, il ne me convient pas de discuter avec un employé, et, d'ailleurs, votre intendant est tellement rat...

CAPÉTIEN. — Qu'il l'est presque autant que le vôtre.

DUHAUMAL. — Oh ! à l'impossible nul n'est tenu. Mais voici la chose : Pour arriver aux fins que vous et ma famille vous efforcez d'atteindre, j'ai fait beaucoup de frais.

CAPÉTIEN. — C'était indispensable.

DUHAUMAL. — Sans doute : seulement ce qui ne l'est pas, c'est que ce soit ma douille qui paie tout.

CAPÉTIEN. — Comment dites-vous cela ?

DUHAUMAL. — Je dis ma douille pour mon argent.

CAPÉTIEN. — Douille alors est un mot tout à fait nouveau créé par l'Académie ?

DUHAUMAL. — Pas précisément ; c'est une expression qui s'emploie surtout dans le monde des finances.

CAPÉTIEN. — Connais pas.

DUHAUMAL. — Revenons à l'affaire. Je ne serais pas fâché que vous voulussiez bien me rembourser ma grosse part de mes déboursés.

CAPÉTIEN. — Il me semble que tous les frais faits par vous sont infiniment plus dans votre intérêt que dans le mien.

DUHAUMAL. — Comment donc ! Mais il me semble, à moi, que c'est vous qui devez en profiter le premier.

CAPÉTIEN. — En êtes-vous bien sûr ?

DUHAUMAL. — Je l'ai créé assés haut, et par-dessus les toits.

CAPÉTIEN. — Mes amis prétendent, au contraire, que vous aviez la peu honorable habitude de me planter là, et de vous emparer de tous les bénéfices de l'opération.

DUHAUMAL. — Ah ! parbleu, si vous ajoutez foi à toutes les calomnies que l'on répand contre ma famille et contre moi, nous n'avancerons jamais.

CAPÉTIEN. — Dame, écoutez donc, il n'y a pas, dit-on, de fumée sans feu. Et puis, si je jette un coup d'œil sur le passé.

DUHAUMAL. — Allons, bon ! nous allons commencer l'éternelle jérémiade.

CAPÉTIEN. — Il n'est pas question de jérémiades, mais d'histoire.

DUHAUMAL. — Laquelle ?

CAPÉTIEN. — Celle d'il y a cinquante ans.

DUHAUMAL. — Nous étions bien jeunes tous les deux.

CAPÉTIEN. — Possible ! mais cela ne change ni les faits ni leur moralité.

DUHAUMAL. — Voilà les grands mots ! Il ne manquait plus que de parler moralité.

CAPÉTIEN. — En 1830, mon grand père, à la suite de malheurs fut obligé de quitter sa maison.

DUHAUMAL. — Mon père s'est trouvé dans le même cas quelques années plus tard, nous sommes quittes.

CAPÉTIEN. — Pas le moins du monde. Souvenez-vous. Mon grand-père vit son cousin s'emparer de la maison. Au premier moment on s'étonna un peu, mais votre auguste

Monthyon ait jamais été attribué à un membre de la corporation à laquelle j'ai l'incommensurable honneur d'appartenir.

— Mais pourtant la loi !

— Vous êtes naïf, Monsieur, que le ciel vous conduise. Eh bien, et la bourse que faudrait-il en faire ? Fermez-la !!!

CHAMPAVERT.

CES MESSIEURS



Si j'étais un personnage, ce que peut-être fort heureusement pour moi et pour les autres je ne suis pas, je prendrais la très grande liberté d'adresser une simple question aux représentants de Monsieur le Gouvernement, comme on disait en parlant de M. Thiers.

« Les capucins, les dominicains et autres dont la nomenclature deviendrait fastidieuse pour le public, ont-ils, « oui ou non, une existence légale ? »

Si oui, il me semble, à ne compter qu'au point de vue du bon sens, qu'il n'y avait pas lieu de fermer leurs boutiques.

Si non, pourquoi, après avoir supprimé les boîtes en question, laisser ces moines se pavaner dans les rues de Lyon, couverts de ce que, par politesse, j'appellerai leurs uniformes ?

Vous conviendrez bien, sans que je sois obligé de vous pousser le coude, qu'il y a une incroyable anomalie à permettre que la représentation des ordres supprimés s'étale insolamment au milieu de nous.

Et ne croyez pas que tous ces enfroqués — que je ne qualifie pas autrement, afin que l'on ne m'accuse pas de faire de la passion anti-religieuse — se gênent le moins du monde. Vous seriez, mes chers amis, dans une erreur si profonde que le diable lui-même, qui ne manque pas cependant d'une certaine puissance, ne vous en tirerait pas : c'est moi qui vous le dis.

Tous ces individus, que l'on croit avoir évincés, sont aujourd'hui plus vivaces, plus arrogants que jamais.

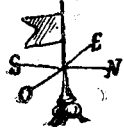
Enfin, il n'y a pas jusqu'aux jésuites, de vilains gens, n'est-ce pas ? qui ne se fichent de la loi, tout juste autant que si elle n'existait point.

Il ne faudrait pas vous mettre dans l'idée que la grande usine de la rue Sainte-Hélène soit en d'autres mains, en ce moment, que celles de ses anciens maîtres. Les jésuites sont rentrés dans leur jésuitière, au nez et à la barbe du gouvernement et en se moquant, comme d'une guigne, de l'Université et de son inspection.

C'est raide, soit ! Mais ça y est !!!

GUIGNOL.

Pour deux sous de mémoire, s. v. p.



Je n'étais bien promis. — il y a longtemps de cela, — de ne plus m'étonner de rien ; mais, nom d'une pipe ! il en est de la promesse que je me suis faite, ainsi que des serments d'amour, de fidélité, etc. : tiendra qui pourra.

auteur écrivit au légitime propriétaire pour l'assurer qu'il n'avait pris possession de l'immeuble, très bien meublé, qu'avec l'intention de le lui rendre.

DUHAUMAL. — C'était certainement son intention, mais que voulez-vous, les événements, les circonstances qui ont dominé la situation...

CAPÉTIEN. — Oui, je sais : l'occasion, l'herbe tendre, etc., etc. Enfin, il n'a rien rendu ; mais là, absolument rien du tout.

DUHAUMAL. — Où voulez-vous donc en venir ?

CAPÉTIEN. — A ceci : que je vous crois plus pressé de mettre la main sur la maison pour votre compte que pour le mien.

DUHAUMAL. — Il n'en est rien. Mais, après tout, cela fut-il vrai que ce serait une bien petite perte pour vous.

CAPÉTIEN. — Voilà du nouveau.

DUHAUMAL. — Voyons, examinons les choses froidement : Vous n'êtes plus de la première jeunesse ; vous avez des habitudes que vous ne pourriez pas quitter sans danger pour votre santé ; vous n'avez pas d'enfant ; enfin, je crois pouvoir vous assurer que, le cas échéant, je vous ferais servir une bonne pension par la maison ; ça, c'est gentil.

CAPÉTIEN. — De l'argent ! toujours de l'argent ! Jamais vous n'avez d'autre argument à donner.

DUHAUMAL. — C'est que nous en savons le prix dans notre famille.

CAPÉTIEN. — Pour la peine que vous avez eue à faire fortune ?

DUHAUMAL. — Je reconnais que sous ce rapport nous n'avons pas été trop à plaindre.

Pour ma part, j'avoue avec une audacieuse franchise, que je m'étonne encore. Que voulez-vous que j'y fasse ? C'est plus fort que moi.

Mais enfin, vous conviendrez que c'est chose incroyable autant qu'insensée, que de voir le doux, le suave, le laiteux, que dis-je : le laiteux ? c'est le crémeux Broglie, qu'il faut dire, venant à la tribune du Sénat demander des explications sur une alliance qui est née au temps où le susdit Broglie était, pour notre malheur, ministre des affaires étrangères de M. de Mac-Mahon.

Ça, voyez-vous, mes enfants, eh bien, je le dis sans fard, ça m'en...rhume. — Tousse qui voudra.

Vous n'avez pas oublié ce que vous avait dit mon ami, qui occupe le rez-de-chaussée de ce journal, à propos d'une association entre l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie : mon collaborateur riait du rôle de l'Autriche qui s'est, je ne dirai pas de gaieté de cœur, mise entre l'enclume et le marteau, mais enfin, elle s'est fourrée sur la croix du milieu. — Pauvre fille !!!

Eh bien, sachez-le, mes enfants, tout ça, c'est de la blague. Il y a longtemps que ça dure.

Depuis que le plus roué des Piémontais, S. M. Victor-Emmanuel, a fait un voyage à Vienne et un *idem* à Berlin, l'alliance entre ces jolis amis de la France existe de fait.

Seulement, et je vous demande pardon de vous dire ces choses-là dans une journal de blagues tels que l'*Ancien Guignol*, si cette charmante association avait pu produire quelque chose, il y aurait belle lurette que ce serait fait.

Laissez dire tous ces blagueurs de Broglie et autres ; continuons de perfectionner nos petits moyens de défense ; ne buvons pas de bière de la rive droite du Rhin, pour le surplus, que notre boisson soit fraîche, ayons les pieds chauds, le ventre libre et l'œil au vent, et le reste ira mieux que bien.

COGNE-MOU

PAROLES ET MUSIQUE



Les représentations de Mme Agar ont eu des fortunes diverses : la troisième a produit à la caisse six cents francs de recette ; beaucoup moins que la plus humble des *deux Orphelins*. C'est un enseignement qui devrait profiter, mais on n'en tiendra aucun compte c'est moi qui vous le dis, j'ai l'expérience en faveur de mon opinion.

C'est toujours la même guitare et j'y reviens pour la dernière fois : toutes ces troupes de passage ont juste un artiste dont le nom, en vedette sur l'affiche, attire le public et pour le reste, serviteur à la compagnie, on y trouve que des comparses de cinquième ordre. Ce sont de pauvres diables qui cherchent deux choses : un morceau de pain et la glorieuse satisfaction de pouvoir dire quand on les siffle dans

CAPÉTIEN. — Depuis le jour où la première République a payé les dettes de votre aïeul, tout vous a réussi à souhait.

DUHAUMAL. — Personne n'avait demandé quoi que ce soit à ces républicains.

CAPÉTIEN. — Vous n'avez pas été si réservés avec la troisième République.

DUHAUMAL. — On fait comme on peut pour sauver la caisse. Chacun pour soi...

CAPÉTIEN. — Et l'argent pour vous.

DUHAUMAL. — Après tout, finissons-en. Oui ou non, voulez-vous casquer ?

CAPÉTIEN. — Casquer ! Encore un mot nouveau, sans doute.

DUHAUMAL. — Ma foi, non, il n'est pas nouveau, on l'emploie depuis Bélisaire.

CAPÉTIEN. — Eh bien ; non, je ne casque pas, et je vous déshériterai tous.

DUHAUMAL. — Pas de bêtises ! Comme vous y allez, mon cher cousin, sapsristi ! Ecoutez, si vous me promettez de nous laisser tout ou la plus grosse part de votre fortune — tout vaudrait mieux que la partie — je vous fais cadeau de mes avances.

CAPÉTIEN. — Nous verrons, nous verrons.

DUHAUMAL. — Ce qui devrait vous donner confiance, c'est que nous avons intérêt à vous avoir sous la main, parce que, vous avez beau vous en défendre, vous êtes un des plus gros douillards de l'Europe, et je vous donne l'assurance que, nous autres, nous sommes littéralement dans le besoin.

une sous-préfecture : j'ai pourtant joué à Lyon, à Marseille, etc., etc., avec Mme Agar,

Méfiez-vous de ces troupes vagabondes qui ne vous offrent l'attrait d'une pièce nouvelle ou à peu près, pièce que vous éprouveriez certainement plus de plaisir à lire qu'à voir massacrer par des bourreaux qui ne savent ni marcher ni parler, au milieu desquels vous trouvez une étoile, qui vous fait, révérence parler l'effet d'une rose sur un tas de fumier, situation qui nuit à son parfum naturel.

La direction des théâtres municipaux s'est donné pour but de fermer le moins possible les portes du Grand Théâtre et elle s'agit de son mieux pour se procurer satisfaction.

C'est ainsi que malgré des difficultés que je croyais insurmontables, elle a réussi à faire représenter le *Chevalier de Maison Rouge*, un grand drame de Dumas le grand, et qui n'est conséquemment pas de première jeunesse.

Je suis de ceux qui pensent qu'une telle pièce pourrait compter sur un regain de succès fort honnête et raisonnablement durable mais, — ah ! voilà il y a un mais, — à la condition qu'elle soit bien montée et que les interprètes soient tous des artistes sérieux, à la hauteur des rôles qu'on leur confie.

Ce n'est malheureusement pas précisément le cas : excepté Gerbert, Dalbert et même l'emphatique M. Demoraize, c'est en vain que l'on chercherait des interprètes de taille à jouer du Dumas.

On a baissé les prix : c'est un attrait pour beaucoup de personnes, mais, entre nous soit dit, on pourrait les baisser davantage : c'eût été justice.

Aux Célestins, l'affiche a changé : elle a bien fait, j'ai déjà dit pourquoi ; il était sage de le faire le plus tôt possible, et je ne m'en dédis point.

A Mme Van Ghell, artiste en représentation — et dont le nom va revenir dans quelques jours — a succédé M. Morlet, un charmant baryton d'opérette, dont la réputation est faite depuis qu'il a eu le bon sens de quitter le théâtre de l'Opéra-Comique pour les Bouffes ou les Folies-Dramatiques — peut-être tous les deux.

M. Morlet a joué et chanté hier aux Célestins le rôle de Brisac, des *Mousquetaires au Couvent*, devant une salle fort belle. J'ai le devoir de constater que M. Morlet a réussi autant que le permet le rôle. Chanteur de goût, sans posséder une voix splendide, même pour l'opérette, M. Morlet est un comédien agréable qui n'en appelle pas aux excentricités pour provoquer les applaudissements. En ceci, il fait preuve de goût et de talent. Que son exemple, au moins, ne soit pas perdu pour tout le monde.

A franchement parler, la voix de M. Morlet ne me paraît pas valoir celle de M. Jourdan, dont elle n'a ni la jeunesse, ni l'éclat, ni la puissance.

Le rôle de Brisac a été joué à Paris par M. Morlet avec beaucoup de succès ; mais, si mes souvenirs me servent bien, il n'en est pas le créateur, ce qui ne diminue en rien son mérite.

On annonce que l'artiste en représentation va passer en revue, devant le public lyonnais, tout son amusant répertoire : la *Mascotte*, dit-on, est le triomphe de M. Morlet, qui chante Pippo d'une façon inimitable. — Attendez.

Depuis la suppression de l'opéra-comique et de l'opéra, on en est venu à croire que les opérettes sont choses sérieuses. Hélas ! bonnes gens, mettez-vous bien dans l'esprit que l'opérette est à l'opéra-comique ce que le vaudeville est à la comédie. Le hasard peut, parfois, quelques minutes durant, faire que l'illusion se produise, mais c'est un feu de paille. Demandez plutôt à Luigini et à son orchestre, qui disent tout bas et peut-être bien tout haut : Est-ce que ça ne va pas bientôt finir ?

CLAUQUE-POSSE.

CAPÉTIEN. — Y a-t-il longtemps que vous avez découvert ces jolies choses-là.

DUHAUMAL. — Terminons cet entretien amical. Vous lisez quelquefois les journaux, pas vrai ?

CAPÉTIEN. — Rarement.

DUHAUMAL. — Vous auriez pu voir qu'il n'a tenu qu'à un cheveu de votre perruque, que les Chambres nous délivrent des cartouches jaunes, et, pour le moment, le mieux est de faire les morts.

CAPÉTIEN. — Alors, c'est toujours la même chose ?

DUHAUMAL. — N'interrompez-pas, je suis pressé. Mes parents et votre serviteur, vont aller respirer l'air du pays où fleurit l'oranger. — Je pourrai même profiter de l'occasion pour vous envoyer une boîte de mandarines.

CAPÉTIEN. — Franco !

DUHAUMAL. — Non, vous paierez le port.

CAPÉTIEN. — Comme ça, il n'en faut pas.

DUHAUMAL. — Ça suffit. Pendant notre absence, tous nos amis continuent la petite conspiration, cherchent et trouvent des adhérents, et, un beau jour, nous arrivons tous et, enlevez ! ça y est.

CAPÉTIEN (*à part*). — Je me méfierai de toi.

DUHAUMAL. — Pas plus malin que de tuer un lapin, (*à part*) et enfoncé le vieux !

GNAFRON.

PETIT DICTIONNAIRE DE POCHE

MAL. — Soit franc, le mal du Pays, c'est d'être rédigé par M. de Casagnac.

MANTEAU. — Vêtement d'hiver. — Le manteau de la cheminée surtout est bon contre le froid.

NATUREL. — Qui appartient à la nature, ce qui fait que les enfants naturels sont faciles à reconnaître.

NÈGRE. — Esclave noir qui devient marron lorsqu'il se sauve.

NEZ. — Partie préminente de la face, entre le front et la bouche; en recevant son nez du Créateur, l'éléphant a été trompé.

NIAGARA. — Rivière de l'Amérique septentrionale qui forme une magnifique cataracte agréable à l'œil.

NOEUD. — Espèce d'enchevêtrement qui forme l'intrigue d'une pièce de théâtre, les œuvres dramatiques doivent avoir un noeud, mais pas de ficelle.

NOM. — Mot qui sert à désigner une personne ou une chose. Une lettre anonyme est une lâcheté qui n'a pas de nom.

NON. — Manière de dire oui, fréquemment employée chez les femmes du monde.

NOTAIRE. — Officier civil, les apprentis notaire s'exercent à sauter les ruisseaux, avant de faire des pas de clerc.

NUIT. — En mythologie, reine des ténèbres, elle règne aussitôt qu'elle est tombée.

GOGNANDISES



Au bureau du télégraphe.

Un monsieur, à l'employé du télégraphe — Sapristi ce n'est pas commode d'écrire ces dépêches là!

L'employé. — Comment ça?

Le monsieur. — Oui: j'ai une nouvelle à mander à mon notaire. Et vous comprenez, il faut que cela tienne dans le moins de mots possible. Avec votre affreux tarif!

L'employé. — Eh bien, dites-moi votre affaire je me charge de la rédaction.

Le monsieur. — Oh non! pas possible. Il ne répondra jamais s'il ne reconnaît pas mon écriture.

Henri Monnier, de mystificative mémoire, avait une bonne manière de répondre aux exigences exorbitantes des propriétaires. Il visitait les appartements les plus riches et, l'inspection faite, il demandait le prix de location au concierge.

— Monsieur cet appartement est de 5,000 fr.

— Ah! très-bien, répondait Monnier, le prix me convient: seulement pour ce prix-là, j'exige que le concierge soit décoré. A cette réflexion, faite d'un ton bonhomme, le concierge était littéralement tué.

Un juge venait de renvoyer une affaire à huitaine; un avoué intéressé demanda qu'elle fut jugée le soir même.

— De quoi s'agit-il? demanda le président.

— Monsieur le président il s'agit de six pièces de vin.

— Eh bien, dit le magistrat, le tribunal peut parfaitement vider cela aujourd'hui.

Une veuve de fraîche date versait des larmes abondantes sur la mort de son époux, et comme on voulait la consoler:

— Non, non, dit-elle, laissez-moi pleurer tout mon soul, après je n'y penserai plus.

Une de nos plus spirituelles comédiennes visitait dernièrement un appartement à louer.

— C'est pour des gens comme il faut? lui demanda le concierge d'un air un peu inquiet.

— Je crois bien, répond-elle., ce sont d'anciens concierges.

— A la bonne heure.

Deux jeunes voleurs qui se sont fait prendre la main dans le sac, comparaissent devant un tribunal correctionnel.

Le gendarme tout fier de sa capture, vient déposer comme témoin.

Gendarme, demande le président, quand avez-vous arrêté ces deux individus.

Z'hier, mon président.

— Gendarme, vous venez de résoudre un grand problème: la postérité s'en souviendra! Vous venez de faire un cuir avec un seul mot.

Le gendarme salue, se retire et... ne comprend pas.

PETITE POSTE DU GOURGUILLON



Rogomme. — Tes réflexions arrivent trop tard et manqueraient de portée.

Lecteur assidu. — Autant que j'ai pu en juger, tes sentiments valent mieux que ton écriture. Ne pourrais-tu te faire comprendre plus facilement? Merci quand même.

L'Indigné. — Mon pauvre vieux, tu n'es pas journaliste comme tu dis, sans quoi tu saurais que tes réflexions nous mèneraient loin si nous avions l'imprudence de les publier. — C'est cependant malheureux, car nous partageons complètement tes idées.

M. X..., à Givors. — Votre histoire de pêcheur à la ligne composée pour ce numéro passera la semaine prochaine. Je l'ai assaisonnée d'une telle façon qu'elle déridera forcément nos lecteurs.

Les correspondances doivent être adressées, dès à présent, grande rue de la Guillotière, 28.

Le Gérant: Mat. POMEROL.

Lyon. — Imp. PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

Nous nous empressons de signaler à nos lecteurs la nouvelle édition de la France Illustrée de Malte-Brun, publiée par la Librairie Française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, en séries spéciales à 1 fr. 50 la série. Chaque série forme un département avec carte nouvelle, coloriée, avec le plan du chef-lieu.

Cette nouvelle édition donne droit à cinq magnifiques primes gratuites, représentant presque la valeur de la somme déboursée pour tout l'ouvrage.

A la 25^{me} série, on reçoit gratuitement la magnifique carte de Malte-Brun, gravée par Erhard, collée sur toile, vernie, avec baguette or et noir. Cette carte se vend quinze francs chez les libraires; 2^e à la 50^{me} série, chaque abonné reçoit gratuitement une grande et magnifique glace encadrée, mesurant 110 sur 74, valant 45 francs en magasin; 3^e et 4^e avec la 75^{me} série, chaque abonné reçoit gratis deux beaux tableaux oléographiques montés sur toile, encadrés, d'une valeur de 30 francs en magasin, et enfin avec la dernière série on reçoit gratuitement une belle pendule dorée, à quinzaine et à sonnerie avec globe et socle, garantie deux ans. Nous rappelons que la Librairie Française, créée à Lyon en 1881, a déjà servi plus de 20,000 abonnés, sans avoir la moindre contestation avec ses clients, ce qui prouve la loyauté de cette maison, dont nous avons si souvent parlé à nos lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE

La Librairie française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, si connue par sa publication de la France illustrée, de Malte-Brun, vient de commencer les Mémoires de M. Claude, l'ancien chef de la sûreté sous le second empire.

Cette importante publication, qui commence au sinistre coup d'Etat pour se terminer après la Commune comprend donc l'histoire secrète tant politique que judiciaire de ces vingt années qui commencèrent par un crime pour se terminer dans la boue de Sedan et dans le sang des fédérés de 1871.

Pendant 20 ans, Monsieur Claude, le policier sans rival, a tout su, tout retenu; c'est le résultat de ces vingt années d'observations que la Librairie française publie aujourd'hui.

Les éditeurs ont eu le soin de faire autographier les pièces les plus importantes! impossible de nier l'authenticité de ces mémoires.

La publication des Mémoires de M. Claude comprendra environ 40 séries; chaque série coûte 75 centimes à domicile; il paraît deux séries par mois. (Rien à payer d'avance.)

Chaque souscripteur recevra gratuitement, comme prime, deux magnifiques tableaux oléographiques, montés sur toile, cadres dorés, mesurant 65 cent. sur 48 cent. d'une valeur de 15 francs chacun. Le premier tableau est remis à la 20^e série et le second à la 40^e série.

S'adresser à la Librairie Française, 15, rue Malesherbes, à Lyon, ou à ses représentants: Saint-Etienne, même librairie, 29, rue de la Montat; Lons-le-Saunier, M. Chambatte, libraire, rue Neuve; Bourg, M. Pierre Pochon, 11, rue Samaritaine; Saint-Claude, M. Delacroix Guichard, 66, rue du Pré; Oyonnax, hôtel Varin; Annonay, M. Servonnin, 43, rue du Rhône; Vienne, M. Peyronnet, 6, rue Juiverie.

BELLE OCCASION

Un beau Cheval bai cerise, âgé de 6 ans, taille 1 m. 70, à vendre. S'adresser quai des Brotteaux, 22.

CONVERSION DE LA RENTE 5 0/0

Le Syndicat industriel, société anonyme, capital 20 millions se charge de toutes opérations relatives à la conversion de la rente 5 0/0. Il met également à la disposition du public:

Valeurs garanties par l'Etat.

Revenu: 4 1/2 0/0

Valeurs subventionnées par l'Etat.

Revenu: 5,40 0/0

S'adresser au Syndicat Industriel, 59, rue Taitbout, Paris.

UNE HEUREUSE DECOUVERTE

Un pharmacien de Vaucouleurs, M. MARECHAL, vient de découvrir un merveilleux remède, le Spasalgique qui enlève instantanément les névralgies, les migraines, les maux de dents et les maux de tête.

Le Spasalgique-Maréchal dont le prix est de 2 fr., se trouve dans toutes les bonnes pharmacies.

EN VENTE A L'AGENCE V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

LES

DERNIERS BILLETS de la LOTERIE

DE

L'EXPOSITION DE BORDEAUX

500,000 BILLETS seulement

125,000 FR. DE LOTS EN ESPÈCES

1 lot de 50,000 fr.	2 lots de 5,000 fr.
1 lot de 25,000 fr.	10 lots de 1,000 fr.
1 lot de 10,000 fr.	20 lots de 500 fr.
	100 lots de 100 fr.

Plus un grand nombre de lots offerts par les exposants.

TIRAGE irrévocablement fixé au 3 JUIN

PRIX DU BILLET: 1 FR.

Envoi franco par la poste contre le prix du billet, plus 25 c. jusqu'à 3 billets; 30 c. de 3 à 10; 40 c. de 10 à 15; 60 c. de 15 à 20. Remise importante sur la vente en gros

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital: 1,100,000 fr.

LYON

LAITIÈRES DU RHONE

SIEGE SOCIAL

Rue de la Villott

LYON

Les produits en Lait, Beurres et Fromages de la Société sont vendus purs et sans mélange chez tous ses Dépositaires

LAIT PREMIÈRE QUALITÉ, EN VASES CLOS ET SCELLÉS. — EXIGER LA MARQUE

Pour les commandes et demandes de dépôt: rue de l'Hôtel-de-Ville, 60.

PLUS DE MAUX DE TÊTE

Grand est le nombre des gens qui souffrent des maux de tête; ces affections indiquent presque toujours que l'estomac et le foie ne fonctionnent plus régulièrement. On évite ces souffrances souvent intolérables en prenant les Pilules Suisses. Elles facilitent la digestion.

EN VENTE

A l'Agence FOURNIER

LYON, 14, RUE CONFORT, 14, LYON

ET A SES SUCCURSALES

Saint-Etienne, 6, rue Sainte-Catherine

Grenoble, passage Teissière

BILLETS DE LOTERIE

DE LA

SOCIÉTÉ DE TIR DE LA TOUR-DU-PIN

Cette Loterie est très avantageuse, car elle ne comprend que

100,000 BILLETS seulement

Gros Lot: 20,000 Fr.

Et 600 autres lots gagnants, montant à

30,000 fr.

TIRAGE OFFICIEL 1^{er} JUILLET

Prix du Billet: 1 fr.

NOTA. — Envoi franco par la poste, contre le prix du billet, plus 15 cent. jusqu'à 3 billets; 30 cent. de trois à dix; 40 cent. de dix à quinze; 60 cent. de quinze à vingt. — Gros et détail.

Remise importante sur la vente en gros

LE PROGRÈS AGRICOLE

ORGANE EXCLUSIVEMENT AGRICOLE

Agriculture — Viticulture — Horticulture

et Economie rurale

Paraissant tous les Dimanches

Abonnement: 6 francs par an

Adresser tout ce qui concerne les Abonnements, la Rédaction et les Annonces, à M. le Directeur du Progrès Agricole, à Villefranche (Rhône).

Abonnements d'essai pendant un mois:

50 c. en timbres-poste.

EN VENTE

A l'Agence générale de publicité V. FOURNIER

14, Rue Confort, 14, à Lyon

ET A SES SUCCURSALES

SAINT-ETIENNE, rue Sainte-Catherine, 6

GRENOBLE, passage Teysseire.

BILLETS DE LOTERIE

DU

PALAIS DES BEAUX-ARTS

VILLE DE LILLE

5,000,000 de BILLETS

600,000 francs de LOTS

GROS LOT

200,000 francs

1 Lot de	100,000 fr.
2 Lots de	50,000 »
4 Lots de	25,000 »
5 Lots de	10,000 »
25 Lots de	5,000 »
50 Lots de	500 »

Prix du Billet: 1 fr.

Pour des demandes de 1 jusqu'à 3 billets le prix est de 1 fr. 25 l'un (envoi franco). Au-dessus de ce nombre, 1 fr. le billet, port en sus, soit: 30 c. jusqu'à 6 billets; 45 c. jusqu'à 9; 60 c. jusqu'à 12, etc.

TIRAGE LE 15 JUIN PROCHAIN

Remise importante sur la vente en gros

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT

MENIER

Exiger le véritable nom